

première expédition du côté septentrional de la vallée. Il avait donc achevé le tour entier du grand lac; il avait reconnu plusieurs des approches de la capitale, et inspecté de ses yeux les dispositions faites pour sa défense. Il n'avait aucun motif pour prolonger son séjour à Tacuba, où le voisinage de Mexico devait bientôt attirer contre lui toute sa belliqueuse population.

Le lendemain au point du jour, Cortés se remit en marche et prit la route déjà suivie dans sa première expédition, au nord des petits lacs. Il fut moins inquiet par l'ennemi que les jours précédents, circonstance due en partie, peut-être, à l'état du ciel, qui était très-orageux. Les soldats, dont les vêtements étaient appesantis par l'humidité, marchaient péniblement dans la boue des routes inondées par les torrents. Une nuit même, à ce que nous apprend le chroniqueur militaire de l'expédition, les officiers négligèrent de faire la ronde autour du camp, et l'on se dispensa de placer des sentinelles. La violence de la tempête semblait une protection suffisante, et pourtant le destin de Narvaez avait dû leur apprendre à ne pas se fier aux éléments.

A Acolman, sur le territoire des Acolhues, ils furent rejoints par Sandoval, par le cacique allié de Tezcuco, et par plusieurs cavaliers récemment arrivés des îles, qui leur apprirent que le canal était achevé, les brigantins grésés, armés et prêts à être lancés sur le lac. Rien ne retardait donc plus l'ouverture des opérations contre Mexico. — Avec cette bonne nouvelle, Cortés et ses légions victorieuses entrèrent pour la dernière fois dans la capitale des Acolhues, après avoir mis trois semaines à achever le tour de la vallée.

triste et très-affligé, triste et plein d'anxiété, une main sur la joue, l'autre sur le côté, etc.

## CHAPITRE IV.

CONSPIRATION DANS L'ARMÉE.

— LES BRIGANTINS SONT LANCÉS SUR LE LAC. — REVUE DES TROUPES.

— EXÉCUTION DE XICOTENCATL. — MARCHÉ DE L'ARMÉE.

— COMMENCEMENT DU SIÈGE.

1521.

Au moment même où Cortés reconnaissait en personne le territoire de la vallée, avant d'entreprendre le siège de la capitale, un parti remuant travaillait en Espagne à renverser son autorité et à faire avorter en même temps tous ses plans de conquête. La renommée de ses exploits, répandue non-seulement dans les îles, mais encore en Espagne et dans plusieurs contrées de l'Europe, y avait excité une admiration générale pour l'indomptable énergie d'un homme qui pouvait soutenir si longtemps, et pour ainsi dire avec son bras seul, une pareille lutte contre le puissant empire des Indes.

L'absence du monarque espagnol, qui avait quitté ses états pour aller se faire couronner empereur d'Allemagne, et les troubles de la guerre des Comuneros, peuvent seuls expliquer la lenteur et l'indifférence que mit le gouvernement dans la poursuite de cette grande entreprise. Il faut attribuer aux mêmes causes le peu d'attention que rencontrèrent les plaintes de Velasquez et de Narvaez, malgré l'appui d'un aussi puissant avocat que l'évêque Fonseca, président du conseil des Indes. Les rênes du gouvernement étaient tombées dans les mains d'Adrien d'Utrecht, précepteur de Charles, et plus tard pape, homme instruit et doué de quelque sagacité, mais timide dans sa politique, et parfaitement incapable de cette décision qui caractérisait le hardi génie de son prédécesseur le cardinal Ximénès.

Toutefois, dans le printemps de 1521, le conseil des Indes rendit plusieurs ordonnances qui menaçaient d'introduire de grands changements dans les affaires de la Nouvelle-Espagne. Il fut décrété que l'audience royale d'Hispaniola abandonnerait l'action judiciaire déjà commencée contre Narvaez, par suite du traitement qu'avait reçu de lui le commissaire Ayllon; que ce malheureux officier sortirait de sa prison à Vera-Cruz, et qu'un arbitre serait envoyé à Mexico, pour faire une enquête sur la conduite de Cortés, et rendre ample justice au gouverneur de Cuba. Il ne manquait pas de personnes à la cour qui voyaient avec déplaisir ces procédés. C'était mal récompenser, à leur avis, les services de Cortés, et le moment leur semblait surtout mal choisi pour prendre des mesures qui pourraient décourager le général, le réduire peut-être même au désespoir. Mais le caractère impérieux de l'évêque de Burgos ne tint compte d'aucune objection, et les ordonnances approuvées par la régence furent signées le 11 avril 1521. Un des fonctionnaires de l'audience de Saint-Dominique, nommé Tapia, fut choisi comme nouveau commissaire et envoyé à Vera-Cruz. Heureusement, certaines circonstances retardèrent l'exécution de ces mesures, et permirent à Cortés de poursuivre sans molestation le cours de ses conquêtes (1).

Malheureusement s'il restait, pour le moment du moins, en possession de son autorité, un danger plus prochain menaçait bientôt non-seulement cette autorité, mais encore sa vie. Ce fut une conspiration dans sa propre armée, conspiration plus dangereuse que les précédentes. L'auteur du complot fut un simple soldat nommé Antonio Villafaña, né dans la Vieille-Castille, et qui n'est connu que par son rôle dans cette odieuse trame. Il faisait partie de la troupe de Narvaez et se trouvait au nombre de ces mécontents toujours prêts à saisir l'occasion d'une révolte ouverte. Restés dans l'armée de leur plein gré, mais uniquement dans l'espoir mercenaire qui les avait attirés

(1) Herrera, *Hist. gen.*, dec. 3, lib. 1, cap. 13. *Relacion de Alonzo de Veracruz*, *escrivano público de Vera Cruz*, Ms., dec. 21.

dans l'origine et qui devait encore être suivi d'une déception, ces hommes n'avaient guère cet amour d'aventures qui distinguait les vieux compagnons de Cortés; les stériles lauriers de la victoire leur semblaient une triste récompense de leurs fatigues et de leurs souffrances.

A ce noyau de mutins venaient s'en joindre d'autres qui avaient des causes personnelles de mauvais vouloir contre le général, puis d'autres encore qui se défiaient de l'issue de la guerre. La lugubre destinée de leurs compatriotes tombés dans les mains des Mexicains les remplissait d'épouvante. Ils se croyaient les victimes de l'ambition chimérique de leur chef, qui, avec des ressources aussi insuffisantes, combattait à outrance un ennemi aussi féroce et dont le désespoir devait décupler l'énergie redoutable.

Ces hommes auraient volontiers renoncé à l'entreprise. Ils ne demandaient qu'à retourner à Cuba; mais comment pouvaient-ils le faire? Cortés était maître de toute la route, depuis la ville jusqu'à la côte de la mer. Aucun vaisseau ne pouvait quitter les ports sans son ordre. Quand même on parviendrait à se débarrasser de lui, ses principaux officiers étaient prêts à prendre sa place et à venger la mort de leur général. Il fallait donc les comprendre aussi dans la même destinée. Les conjurés résolurent en conséquence d'assassiner en même temps que Cortés, Sandoval, Olid, Alvarado et deux ou trois autres capitaines très-dévoués à ses intérêts. Les conspirateurs devaient pousser ensuite le cri de liberté, et ils se croyaient certains d'entraîner toute l'armée, un assez grand nombre de soldats du moins, pour tout régler selon leur bon plaisir. Ils se proposaient d'offrir le commandement, après la mort de Cortés, à Francisco Verdugo, beau-frère de Velasquez. C'était un homme d'honneur, qui ignorait leur dessein. Mais ils ne doutaient point qu'il n'acceptât le commandement quand on le lui imposerait en quelque sorte de force, et ils s'assuraient ainsi la protection du gouverneur de Cuba, que sa haine pour Cortés devait rendre indulgent pour leur crime.

Les conspirateurs allèrent jusqu'à nommer par anticipa-

tion les officiers secondaires de la révolte victorieuse : un *alguacil mayor* à la place de Sandoval, un quartier-maître général pour succéder à Olid, et plusieurs autres (2). Le complot devait être exécuté après le retour de Cortés. On devait lui présenter à table une prétendue dépêche, venue récemment de Castille ; tandis qu'il serait occupé à l'ouvrir, les conspirateurs devaient fondre sur lui et sur ses officiers, pour les tuer à coups de poignards. Tel était le noir complot formé contre Cortés ; mais une conspiration où trempe un si grand nombre de personnes, doit, pour réussir, être presque aussitôt exécutée que conçue.

La veille du jour désigné, un des conjurés, saisi de remords, se présenta au quartier du général et lui demanda une entrevue particulière. L'ayant obtenue, il se jeta aux pieds de Cortés et lui révéla toutes les particularités du complot, ajoutant qu'il trouverait en la possession de Villafaña une liste de tous les complices. Cortés, frappé comme d'un coup de foudre à cette révélation, ne perdit pas un moment. Il fit appeler Alvarado, Sandoval, et un ou deux autres officiers désignés au poignard. Après leur avoir communiqué ce qu'il venait d'apprendre, il se rendit avec eux et quatre alguacils dans le quartier de Villafaña.

Ils le trouvèrent en conférence avec trois ou quatre affidés, qui furent immédiatement placés sous bonne garde. Villafaña, confondu par la soudaine apparition du général, eut à peine le temps de tirer de son sein un papier contenant la signature des conjurés et il essaya de l'avaloir. Cortés lui arrêta le bras et s'empara du papier. Jetant rapidement les yeux sur la fatale liste, il fut vivement ému d'y lire le nom de plus d'un homme qui avait droit à quelque considération dans l'armée. Il la déchira en morceaux et fit arrêter Villafaña, qui fut immédiatement jugé par une commission militaire,

(2) « *Haziã alguazil mayor é-alférez, y alcades, y regidores, y contador, y tesorero, y ueedor, y otras cosas deste arte, y aun repartido entre ellos nuestros bienes y cauallos.* » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 146.

sous la présidence du général. Le crime était évident ; le coupable fut condamné à mort, et après lui avoir donné le temps de confesser ses péchés et d'en obtenir l'absolution, on le pendit à la fenêtre de son propre logement (3).

Ce spectacle frappa d'étonnement tous ceux qui ignoraient le complot, et les autres conspirateurs furent consternés. Ils s'attendaient au même sort ; mais ils se trompaient. Cortés arrêta là toutes les poursuites. Un moment de réflexion suffit pour le convaincre que la rigueur aurait plus de dangers que la clémence. Tous les complices d'une si odieuse trame méritaient sans doute la mort, mais la faiblesse numérique de son armée ne lui permettait pas même de sacrifier les coupables. Il résolut donc de se borner au châtement du principal instigateur.

Il convoqua les troupes et leur exposa brièvement la nature du crime que Villafaña venait d'expier. Il ajouta qu'il n'avait fait aucune révélation, et qu'en conséquence il emportait avec lui son secret. Il exprima le plus vif regret qu'il se fût trouvé dans leurs rangs un homme capable d'un si lâche attentat. Il croyait, quant à lui, n'avoir fait tort à personne ; s'il en était autrement, il était prêt à le réparer (4). Mais il ne se trouva aucun de ceux auxquels il s'adressait, quels que pussent être ses griefs, qui choisit un pareil moment pour se plaindre. Les conspirateurs étaient trop heureux de ne pas être découverts, comme ils se l'imaginaient, pour se signaler eux-mêmes à titre de mécontents. L'affaire n'eut pas d'autre suite.

La conduite de Cortés dans cette délicate conjoncture prouve un grand sang-froid et une profonde connaissance de la nature humaine. S'il avait laissé percer ce qu'il savait ou même un soupçon, il se serait fait des ennemis mortels des coupables. C'est à des révélations de ce genre, au commencement du règne de Louis XI, qu'on attribue une grande

(3) Bernal Diaz, *loc. cit.* Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 48. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 1, cap. 1.

(4) Herrera, *ubi sup.*

partie des troubles qui eurent lieu dans la suite (5). Le masque une fois arraché, il n'y a plus de ménagements à garder. La voie du repentir est fermée. Le mécontentement, que les circonstances ou quelques actes de conciliation bienveillante pourraient calmer, s'envenime et se change en profonde rancune. Cortés se serait trouvé entouré dans son camp d'ennemis plus implacables que les Aztèques.

Les soldats compromis dans le complot avaient couru un trop grand danger pour risquer de nouveau leur vie à la légère. Ils firent au contraire tous leurs efforts pour détourner les soupçons par des démonstrations de fidélité et par l'accomplissement assidu de leurs devoirs. Cortés de son côté ne changea rien à sa manière d'être ; il s'abstint également d'une froideur défiante, et, ce qui est plus difficile, de cette politesse étudiée qui trahit également le soupçon. Il fallait pour cela toute son habileté. Pourtant il n'oublia pas le passé. Il avait détruit, il est vrai, la liste des conspirateurs ; mais l'homme qui a lu une seule fois les noms de ceux qui projetaient de l'assassiner, n'a pas besoin de les conserver par écrit. Ils restent gravés dans sa mémoire. Cortés tint toujours l'œil ouvert sur les mécontents. Il eut soin de ne jamais les placer par la suite dans un poste où ils auraient pu lui nuire (6).

Cet attentat contre la vie du général excita une profonde sensation dans l'armée, dont il s'était fait aimer par ses brillantes qualités et par ses talents militaires. Ses soldats voulurent témoigner leur réprobation d'un complot si noir, tramé

(5) C'est l'opinion de M. de Barante dans son pittoresque *refacimiento* des anciennes chroniques. « Les procès du connétable et de monsieur de Nemours, bien d'autres révélations, avaient fait éclater leur mauvais vouloir, ou du moins leur peu de fidélité pour le roi ; ils ne pouvaient donc douter qu'il désirât ou complotât leur ruine. » *Hist. des ducs de Bourgogne*. Paris, 1838, t. 11, p. 169.

(6) « Y desde allí adelante, aunque mostrauá grand voluntad á las personas que eran en la cojuració, siempre se rezelaua dellos. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 146.

dans leurs rangs ; ils sentirent aussi la nécessité de prendre des mesures efficaces pour la conservation d'une existence dont dépendaient leurs propres destinées et celles de l'entreprise. Il fut convenu que Cortés aurait sa garde particulière placée sous le commandement d'un fidèle cavalier nommé Antonio de Quiñones. Ces gardes du corps veillèrent nuit et jour sur le général pendant le reste de la campagne, et le protégèrent aussi bien contre les trahisons domestiques que contre les coups des ennemis.

On a déjà vu que les Espagnols, à leur rentrée dans leurs cantonnements, trouvèrent les brigantins achevés, parfaitement grées et équipés. Le canal, qui avait occupé huit mille hommes pendant près de deux mois, était aussi creusé complètement.

C'était un travail d'une grande importance, car il avait une demi-lieue d'étendue, douze pieds de large et autant de profondeur. Les bords étaient maintenus par des palissades en bois ou par une solide maçonnerie. De distance en distance on avait dû construire des écluses, et il avait fallu tailler la roche vive sur une partie du parcours. Les brigantins pouvaient maintenant être conduits sans danger dans le lac (7).

Cortés résolut de célébrer avec la solennité convenable un événement si heureux. Le 28 avril, les troupes prirent les armes, et toute la population de Tezeuco se réunit pour assister à la cérémonie. On dit la messe ; tous les hommes de l'armée, y compris le général, se confessèrent et reçurent la communion. Le père Olmedo invoqua la bénédiction de Dieu sur la petite flottille, la première digne en effet de ce nom,

(7) Ixtlilxochitl, *Venida de los Esp.*, p. 49. *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 234.

« Obra grandissima, s'écrit le conquérant, y mucho para ver. » — « Fuéron en guarda de estos bergantines, ajoute Camargo, mas de diez mil hombres de guerra con los maestros dellos, hasta que los armáron y echáron en el agua y laguna de Méjico, que fué obra de mucho efecto para tomarse Méjico. » *Historia de Tlascalá*, Ms.